

Anouchka d'Anna

La *mère morte* de Marguerite Duras ou le ravissement alcoolique

*Elle occupa toutes mes pensées, hypothéqua mes jours, mes nuits.
Un clou noir dans mon cœur.*

Marguerite Duras.

Tout d'abord, merci à vous, cher Eric Toubianna, de m'avoir suggéré de parler de Marguerite Duras.

Avant-propos

L'insondable ravissement durassien

I Marguerite Donnadieu : l'enfant, la femme et son environnement

L'enfance : le lieu du trauma

L'exil originaire

La sauvagerie maternelle

De La honte à la haine : le noeud gordien

L'enfance illimitée

L'incestuel

L'Amant, ou la rencontre avec la jouissance

Gérard Jarlot, l'homme mort à l'amour ou le début de l'alcoolisme

II Marguerite Duras : l'écrivain et la mort

Le complexe de la *mère morte*

L'ambivalence du lien et la destructivité

Ecrire, détruire

L'expérience de la douleur

le trou psychique ou l'expérience du vide

Du fantôme au fantasme

Divison subjective et clivage

De l'enchantelement à la désillusion

Etre alcoolique, entre sens et non sens

Duras et le malaise dans la civilisation

Bibliographie

Avant-propos

Beaucoup de choses ont été écrites sur Marguerite Duras, que ce soit du côté de la critique littéraire ou encore de la psychanalyse, surtout lacanienne, et sur son processus créateur, ou encore son histoire familiale. Peu de choses abordent son lien à l'alcool. Ce que j'ai essayé de faire ici : décrire le rapport que Marguerite Duras a entretenu avec l'alcool à la fois dans sa vie et dans son oeuvre, ce qui n'est pas la même chose.

On ne peut pas comprendre son lien à l'alcool et la place qu'il a occupé dans sa vie sans en chercher les racines dans son enfance, mais on ne peut pas non plus le saisir si on ne s'intéresse pas à son oeuvre et à son processus créateur. Dans un premier temps, de façon chronologique et biographique, dans un second temps thématique et analytique. Il m'a semblé que le *complexe de la mère morte* était le plus à même d'expliciter à la fois la nature traumatique de son processus créateur, son recours à l'alcool, et les origines archaïque de sa douleur d'exister. En somme, comprendre de l'intérieur qui était Marguerite Duras dans sa subjectivité alcoolique. Cela n'avait pas été fait jusqu'à présent.

L'insondable ravissement durassien

Son oeuvre vous traverse, on s'y perd, on s'y noie, on s'y abîme, on y plonge. Entre l'enchantement et la désillusion, Duras nous entraîne dans un monde liquide, un monde mélancolique et paradoxalement très incarné.

Duras rapte son lecteur, comme elle a été raptée tout d'abord par sa mère, par l'écriture puis par l'alcool. Car on peut aussi être addictée à son œuvre, comme ce fut le cas de Marguerite Duras. Elle meurt ravagée par l'alcool, détruite par son œuvre, noyée dans son amour toxique avec Yann Andrea auquel il ne survivra pas.

Quelle place, quelles fonctions l'alcool a-t-il occupé dans la vie et l'œuvre de M.D. ? Un brise douleur, un *pharmakon* anti-traumatique, voire

un antidépresseur dont elle ne parviendra plus jamais à se séparer. Un alcool compagnon de solitude. Comment cela a-t-il évolué au fil du temps et que peut-on apprendre de cette trajectoire alcoolique qui mène d'un Eros dionysiaque à un Eros mortifère ? ou pour le dire autrement comment le travail de la pulsion de mort a-t-il oeuvré chez elle. Pourquoi l'écriture n'a-t-elle pas suffit à faire barrage à la Chose maternelle ?

Il m'a semblé important de me plonger dans le bain Durassien. Faire revivre la petite Marguerite, l'enfant, la jeune femme, l'écrivain, l'alcoolique, la grande Duras. La femme qui jouit, la femme qui boit, la femme qui écrit : qui était M.D, cette femme qui ne tient pas ensemble ? L'alcool qui *ouvre l'autoroute de la parole et l'infini du verbe* mais aussi celle du désir a-t-il aussi joué le rôle de *tiers aidant*, qui vient pallier à un *défaut fondamental* chez Duras lui permettant de faire tenir ensemble toutes ces femmes qui cohabitent et qui pourtant ne font pas *Une*. Je commencerai tout d'abord par évoquer les événements marquants de son enfance et les différents personnages de sa constellation familiale avant de retracer brièvement sa vie. Une enfance pour le moins traumatique où tout se joue et se noue pour elle -*cette enfance dont on ne se remet jamais* comme le dit Cocteau, et cela est d'autant plus juste avec Duras. A tel point que je me suis écriée en refermant la biographie de Laure Adler : « alcoolique certes, mais cela aurait pu être pire ! » Duras aurait pu, si elle n'avait pas eu la certitude de son devenir-écrivain, sombrer dans la folie de *Lol. V. Stein*.

Une enfance sur laquelle elle ne cessera toute sa vie de revenir, car chez elle l'enfance est un lieu tout comme l'écriture : celui du trauma et de son ravisement. Une histoire avec des trous non symbolisés et non symbolisables marquée par une figure maternelle négative qui fera retour dans une oralité dévorante à travers l'alcool. Une *mère morte*, au sens littéral, hantée par la mort, et au sens clinique de Green, une mère dont le malheur a occupé le lieu du rêve chez Duras.

Cette première approche m'a permis de cerner les points nodaux de son enfance et de sa vie - notamment son rapport à *l'incestuel*, à la sexualité et à l'amour. Je l'ai suivie ainsi dans son cheminement à travers la création, et aussi dans sa rencontre avec l'alcool qui intervient assez tardivement, soit à l'âge de 35 ans jusqu'à atteindre la cirrhose à 50 ans. L'élément déclencheur est un homme, nous dit-elle, son amant, Gérard Jarlot avec lequel elle a une liaison passionnée. Dès lors, jouir, écrire, boire : tout cela s'entremêle. Cet Eros Dionysiaque, Duras le vivra pleinement. Dans sa vie ponctuée de cures de désintoxication et dans son œuvre, depuis ses noces heureuses célébrées dans le *Marin de Gibraltar* jusque dans son versant le plus noir, à savoir le masochisme à la fois moral et sexuel.

Sa relation à l'alcool infléchit son œuvre pour donner naissance à une écriture de la dépersonnalisation dont *Lol V Stein* marque le tournant inaugural, personnage qui ne cessera de la hanter et sur lequel beaucoup de choses ont été dites notamment par Lacan, dans son *Hommage à Marguerite Duras*. L'alcool serait-il le prix à payer pour traverser un ravage maternel qui se joue dans et par la langue ? Il contamine son écriture, jusqu'à devenir une écriture-alcool qui s'abolit dans le mouvement même de son émergence. Une écriture du trauma, une écriture du *craving*, de l'addiction au sens étymologique du terme *addictus*, littéralement « dit à », au sens de assigné au mot.

Pulsion de destructivité, hallucination négative, narcissisme de mort, seront à l'œuvre à la fois dans sa vie et dans son écriture dont ils constitueront la trame inconsciente que j'essaierai de dénouer. Mise en abîme du moi, mise en abîme de l'œuvre, mis en abîme de l'amour : tout chez Duras contribua à ce *détruire*, *dit-elle*, dont on peut trouver les racines dans cette zone archaïque de son enfance. Car tout se joue là dans le silence posé sur ses premières années, dans ce non-dit, non écrit, dans cet innommable-là.

Tant au niveau sémantique que clinique, la *mère morte* est indissociable du travail d'écriture de Duras. Toute son œuvre en porte la trace, et elle se donne à entendre à bien des occasions pour qui sait capter son ressac. Ecrire pour sublimer la pulsion de mort : l'œuvre de toute une vie. Transformer ce lien traumatique en passion. Passion d'aimer, passion d'écrire. Et comme toute passion, elle s'inscrit toujours du côté de la mort. On pourrait même dire qu'elle est une façon de composer avec la pulsion de mort contrairement à l'addiction. Bien que l'on puisse aussi voir l'alcoolisme comme une passion de boire, Guy Debord a même écrit : *ce que j'ai fait de mieux dans ma vie, c'est boire*. La fidèle obstination de toute une vie. En somme l'un n'exclut pas l'autre, bien au contraire.

Détruire, se détruire : là sera sa jouissance. Elle s'attaquera à la langue, se détruira par l'alcool pour se maintenir en vie. Narcissisme de mort si difficile à penser car paradoxal mais, à bien y réfléchir, il est aussi l'expression d'un principe de déliaison qui vise à insuffler la vie. Là est la difficulté chez Duras qui aura l'art de se contredire, d'affirmer une chose et son contraire, de renverser les codes.

Je terminerai mon propos en partant cette fois des écrits de M.D. sur l'alcool, sur ce qu'elle a pu en dire : appartiennent-ils aussi à son œuvre ou faut-il les considérer à part ? Quel que soit leur statut, tous les textes ou les interviews où elle évoque sa relation à l'alcool sont d'une infinie justesse et d'un rare courage. Notamment sur le plateau d'*Apostrophe* où elle ose déclarer, seule face à la caméra : « je suis une alcoolique ». Le scandale, M.D s'en fout, désarmante de sincérité, la

vérité avant tout. Aucun écrivain femme à ma connaissance, n'a été aussi loin dans l'appropriation de l'alcool, ne s'est approché aussi près de la Chose, sans doute trop. Une des raisons pour laquelle M.D., cette grande clinicienne du réel, qui *s'avère savoir sans le savoir ce que moi j'enseigne* comme le disait Lacan, peut nous frayer un chemin pour éclairer le continent noir de l'addiction. Et aussi permettre de penser notre ère du toxique qu'elle avait prophétisée avec son génie .

I L'enfant, la femme et son environnement

l'exil originaire, le lieu du trauma

Cette histoire commune de mort qui était la nôtre

Mère hantée par la mort et la folie, mère qui contient la mort et en devient sa métonymie ; *mère anarchique*, au sens clinique - soit qui investit de façon uniquement objectale son enfant, et le désinvestit narcissiquement - et au sens propre synonyme de chaotique et ambivalente ; mère absente, mère violente, *morte morte* au sens clinique du terme, tel a été Marie Legrand, Veuve Obscur, Veuve Donnadieu .

La mère de Marguerite Duras, d'abord mariée à un certain Firmin Obscur dont elle est devenue veuve deux ans après son mariage, s'embarque en Indochine où elle rencontre Henri Donnadieu alors marié et père de deux enfants. Ce dernier devenu veuf à son tour quelques mois après le début de leur liaison épouse Marie qui, dit-on était en noir à son mariage. Devenue Madame Donnadieu, le sort s'acharne sur elle, quand Henri décède, quelques années plus tard. La veuve Obscur (re)devient veuve Donnadieu. Entre-temps, ils eurent trois enfants dont Marguerite, dernière de la fratrie.

Marie a le don d'attirer sur elle le malheur, la ruine et la mort - névrose de destinée, dirait-on en termes freudiens.

J'ai eu la chance d'avoir une mère désespérée d'un désespoir si pur que même le bonheur de la vie si vif soit-il, quelquefois, n'arrivait pas à l'en distraire tout à fait. Ce que j'ignorerai toujours, c'est le genre de faits concrets qui la faisait nous quitter de la sorte.

Le fantôme du malheur rôde dès le début autour de ce couple comme une ombre menaçante dans cette terre d'Indochine à la fois sauvage et hostile. La moiteur vous étreint de son inextricable chaos. Henri, de santé fragile, est atteint de ce que l'on nomme, le mal des colonies (une sorte de paludisme et de dysenterie souvent fatale) dont Marie échappera de justesse. A six mois, Marguerite sera séparée de sa mère qui part se faire soigner en Europe. De

ce fait elle sera confiée à un boy vietnamien durant 8 mois. A un âge aussi précoce, cette première séparation avec la mère est d'emblée traumatisante. D'autant plus qu'au retour de Marie, Henri doit rentrer se faire soigner en France. Commence alors pour le père une série d'allées et venues vers la métropole. Instabilité renforcée par les mutations incessantes imposées par l'administration coloniale. Le couple est déjà usé par les d'épreuves, même si les Donnadieu vivent confortablement une existence de petits bourgeois des colonies. L'enfance de Marguerite pourrait se résumer à une longue errance où l'on ne cesse de déménager sans jamais pouvoir s'enraciner ni s'attacher.

La *maladie de la mort* est déjà là, dès le berceau, chez cette enfant .De façon métaphorique elle pourrait être entendue comme l'incapacité à faire lien avec ce père rongé par la maladie et cette mère qui se débat pour survivre. Tous deux incapables d'accueillir cette dernière née venue trop tard quand leurs forces sont épuisées. L'enfant ne dispose pas d'un environnement stable nécessaire à son développement, il survit entre une survivante et un mourant. Toute sa vie Marguerite sera une survivante, voire une sur-vivante, partagée entre *l'obligation de survivre et l'impossibilité de faire face à son aspiration de vivre*¹

Nul doute que son alcoolisme soit en lien avec ce trouble précoce de l'attachement.

Toujours chez Duras l'amour sera lié à la mort, parce qu'elle est le fruit de deux veufs, d'un amour voué à la mort, et que somme toute la mort est une présence familiale qui a imprégné à la fois son corps et tout son être. La mort a été sa mauvaise fée.

Quand on a goûté à la mort avant même d'avoir pu goûter la vie, on ne peut qu'aspirer à l'immortalité.

La petite Marguerite grandit donc comme une ronce sauvage auprès de cette famille où elle ne trouvera jamais sa place. Marie désormais seule, n'ayant que de rares nouvelles de son mari, se débat pour assurer le bien être matériel de ses enfants. Sans doute pressent-elle le malheur à venir, sans pouvoir y faire face : toute sa vie la mère sera dans le déni pour survivre. Absente dans sa présence, au contraire du père présent dans son absence. Il sera à nouveau rapatrié en France quand Marguerite a 4 ans mais cette fois il ne reviendra pas. Marie refuse de le suivre et demeure en Indochine. Choix pour le moins incompréhensible, n'importe quelle épouse se serait rendue au chevet de son mari. Ce départ est-il vécu comme un abandon ? Dans une sorte de déni, qui s'étend à toute la famille, la vie continue comme si de rien n'était. Marie, à la fois terrorisée et incapable d'affronter ce deuil imminent apprendra la mort de son mari à Phnom Penh par un télégramme.

¹Green, *Le travail du négatif*, Les éditions du Minuit, 199, p. 168.

*Nous dormons tous les 4 dans le même lit, elle dit qu'elle a peur la nuit (...)Arrêtée dans sa folie, elle sera restée restée là où elle était , arrêtée là, dit Duras . Une femme gelée, tombée au fond d'un trou dont elle ne se relèvera pas. Désormais les jeux sont faits : *les vivants sont de trop*, la mère ne parle qu'aux morts « *converse* » seule dans la nuit avec son mari, ou encore avec Dieu, des heures durant. *Je vois que ma mère est clairement folle [...]. De naissance. Dans le sang. Elle n'était pas malade de sa folie, elle la vivait comme la santé**

Désormais seule et ruinée, sans ses enfants, elle se serait peut-être suicidée.

Expulsée du ventre maternel plus que mise au monde, Marguerite naît en exil et ce, à plusieurs titres. Rejetée par cette mère absente et endeuillée, abandonnée par ce père disparu trop tôt, expatriée de naissance, sa seule patrie sera son oeuvre ; l'Indochine son pays de cœur, la France sa terre d'asile - au propre comme au figuré. Elle demeurera cette éternelle étrangère, étrangère au monde et surtout étrangère à elle-même.

L'histoire de ma vie n'existe pas. Ça n'existe pas. Il n'y a jamais de centre. Pas de chemin, pas de ligne. Il y a de vastes endroits où l'on fait croire qu'il y avait quelqu'un, ce n'est pas vrai, il n'y avait personne.

Un exil intérieur qu'elle retrouvera dans l'alcool et dans l'écriture.

Le père perdu

De la Veuve Obscur (e) au père *donne à Dieu* , les signifiants dont Marguerite hérite inscrivent déjà le fil de son destin psychique. C'est déjà écrit, comme dans les tragédies grecques, reste à attendre la réalisation du fatum impitoyable. Marguerite sera une mystique sans Dieu. L'écriture ,son chemin de croix, sa Passion et son Salut. Duras écrira pour concurrencer Dieu et pallier au vide de l'univers. Sa seule compensation sera l'alcool. La pulsion de mort fera son oeuvre.

Ce père, Marguerite ne l'évoquera jamais dans son œuvre, il en sera le grand absent. Elle en parlera parfois dans l'intime à certains journalistes, toujours avec une grande tendresse. Elle confiera à Laure Adler que son enfance fut bercée par le malheur de sa mère, bien avant la mort du père qui fut la continuité d'une absence plus que l'irruption du malheur. Marguerite n'aura jamais pu lui dire adieu. Un père disparu avant d'avoir pu mourir. Un père déjà mort en somme dont on ne peut faire le deuil.

La petite Marguerite construira son oeuvre sur ses cendres de façon métonymique en prenant comme nom de plume Duras, nom du village où il est enterré. Quand on l'interroge à ce propos elle dit d'ailleurs dans *Les Parleuses* : « *C'est une chose qui ne m'a jamais [...] apparu possible une*

seconde. Mais j'ai jamais cherché à savoir pourquoi je tenais mon nom dans une telle horreur que j'arrive à peine à le prononcer. Je n'ai pas eu de père »

Je pense pour ma part que ce n'est pas une forclusion du signifiant paternel ou encore son déni, contrairement à ce qu'ont prétendu certains psychanalystes. Il est présent de façon symbolique, elle en évacue seulement la dimension réelle selon moi. (la souillure de ce nom venant aussi des exactions et des horreurs commises par le frère, *assassin, voyou.*) Même s'il n'a pas pu faire barrage à la folie maternelle, il a quand même joué le rôle de tiers séparateur et permis l'accès à l'écriture. Ce *père perdu* qui n'a pas borné la jouissance et fait sens sera sans cesse à retrouver, à recréer. Duras le retrouvera aussi dans l'alcool.

Ce que j'ai trouvé dans l'alcool c'est Dieu, le père, ce cher disparu...

Ce Dieu, si obsédant chez Duras, vaut à la fois dans son sens métaphysique mais on peut aussi l'interpréter comme une métaphore du *Nom-du père*. Avec un tel *nom du père* : Donnadieu, comment ne pas y échapper !

La sauvagerie maternelle

Toute mère est sauvage. Sauvage en ce qu'elle appartient à une mémoire plus ancienne qu'elle, à un corps plus originel que son propre corps, boue, sable, eau, matière, liquide, sang, humeur, à un corps de mort, de pourriture et de guerre, à un corps de vierge céleste aussi. (...) Toute mère est sauvage, et son enfant est abandonné à cette part sauvage dès qu'il vient au monde (...).

Anne Dufourmantelle, *La sauvagerie maternelle*

Marie décide de repartir définitivement en Indochine avec ses enfants après avoir passé un an en France pour régler la succession de son défunt mari. Elle est mutée à Phnom Penh, ville cloaque, ville du malheur, où son mari a commencé à mourir, puis dans un port de brousse bordé par un fleuve de la Cochinchine. Contrée sauvage et hostile dont les paysages marqueront à jamais la petite Marguerite.

Le début de la misère aussi.

Marie doit élever seule trois enfants sans père avec son salaire de directrice d'école. Une mère sur qui tout repose et qui a tendance à se prendre pour Dieu le père, ses élèves la surnomment Madame Dieu à Sadec. A la fois exaltée et courageuse, autoritaire, voire tyrannique ; son obsession : trouver de l'argent, protéger ses enfants de la mort, de la

guerre, de la misère. Pour Marie, seul l'argent apporte la considération et le bonheur, ce sera son leitmotiv. Mais dans sa vie privée, c'est la débâcle.

Les enfants sont livrés à eux-même. Le frère ainé commence à fréquenter les fumerie d'opium et découche. Les deux autres : des va-nus-pieds qui parlent vietnamien comme les domestiques auprès desquels il se réfugient souvent. Le désespoir a atteint son apogée depuis que les barrages érigés par la mère ont été détruits, elle s'est faite grugée par l'administration qui lui a vendu un terrain inondable. Vingt ans d'économies jetées à l'eau. On peut lire l'érection de ce barrage comme une tentative folle et vouée à l'échec de restituer un ordre symbolique. Duras fait de même en écrivant : établir un barrage, pour se détacher de cette mère avec qui elle fait bloc tout en s'inondant d'alcool. Ravagée par l'écriture mais ravie par l'alcool .

Dans le milieu policé des colonies, ça jase : Marie ne respecte aucune des conventions et des codes d'usage. Pire, elle s'en fout. A la maison, ça crie, ça hurle, ça vocifère. Marguerite devient le bouc émissaire de la mère, la violence se déchaîne :

Maman me battait souvent et c'était en général lorsque « ses nerfs la lâchaient », elle ne pouvait faire autrement. Comme j'étais la plus petite de ses enfants et la plus maniable, c'était moi que maman battait le plus. Elle me faisait valser avec légèreté et me donnait des coups avec un bâton. La colère lui faisait monter le sang à la tête et elle parlait de mourir de congestion. Alors la peur de la perdre l'emportait toujours sur ma révolte. J'étais toujours d'accord sur les motifs qui faisaient que maman me battait, mais pas sur les moyens. Je trouvais radicalement dégoûtant et inesthétique l'emploi du bâton, dangereux les coups sur la tête.

Présente dans les coups, absente dans l'amour. Mère déchue, mère indigne, mère adorée. Mais la petite est toujours là, indéfectible, elle s'accroche : la nuit, Marguerite dort encore avec elle - terrorisée non par les coups- mais parce qu'elle a peur de Dieu, peur du malheur qui s'abat sur elle, de cette mère dont on craint qu'elle ne se réveille jamais. Des périodes d'abattement où elle s'effondre comme une morte.

De la honte à la haine : le noeud gordien

Marguerite n'est pas sa fille mais son excroissance, son reflet que la mère nomme parfois *ma petite misère*. Son corps déjà objet de rejet, objet de honte, objet prostitué quand il sera plus tard monnaie d'échange avec l'amant chinois. D'où aussi la haine qui en découle. Haine de son corps, haine de soi - qui est une haine pour la mère introjectée. Quand on l'interroge sur les raisons de son alcoolisme, Duras évoque sa mère qui lui faisait boire de la bière à dix ans pour compenser sa maigreur. Honte

partagée entre mères et filles au fondement de leur lien. *Quand elle arrivait j'avais honte de ma mère et de ses robes.* Et ce, à un niveau archaïque , qui se retrouvera jusque dans sa passion honteuse pour l'alcool. Elle ne le choisit pas par hasard :

L'alcoolisme atteint le scandale avec la femme qui boit: une femme alcoolique c'est rare, c'est grave , écrit Marguerite Duras; c'est la nature divine qui est atteinte.

Toujours à concurrencer Dieu, même dans l'abjection de soi. Marguerite sera là aussi sans limites. Fidèle à sa quête d'absolu négatif, soit une expression de son narcissisme de mort. En l'absence de surmoi maternel, son seul idéal du moi est d'aller plus loin qu'Elle dans la douleur d'exister et dans l'abîme. Duras deviendra à la fin de sa vie cette femme obscure, adorée et honnie, moquée : sublime clocharde sanctifiée par son oeuvre.

Elle n'en tombait pas morte mais elle marchait au bord du trottoir et aurait voulu tomber morte et couler dans le caniveau...

Sa honte se dépassait toujours. Elle se haïssait, haïssait tout, se fuyait, aurait voulu fuir tout, se défaire de tout.

Une haine de soi vissée au corps , une haine désidentifiante qui ne suffira pas à la détacher de sa mère, à faire ravage, même dans l'écriture.

*Dans la haine le sujet inconscient ne peut se situer à sa place, s'articuler comme je. Il ne peut s'articuler qu'en disparaissant de sa position de sujet.*²Seul l'alcool parviendra à liquider sa culpabilité et son désir matricide. *Elle est à battre, à enfermer .*

Cette haine de soi est aussi associée à un masochisme à la fois érotique et érogène dans *l'homme assis dans le couloir* notamment, mais aussi à un masochisme moral que Duras évoquera dans sa relation à l'alcool :

Ça me plaisait de me dégoûter, de me défaire, c'était jouissif cette dégringolade ... se consumer ,se consommer.

En somme une haine de soi idéalisée, perçue comme un sacrifice ultime. Même dans la sublimation qui devrait logiquement la renarcisser Duras parvient à en faire un objet de honte :

J'écris pour me massacrer, me gâcher, m'abîmer dans la parturition du livre. Me vulgariser. Me coucher dans la rue. Ça réussit. À mesure que j'écris, j'existe moins .

On peut y lire aussi une identification à cette mère maquerelle évoquée dans *l'Amant* qui prostitue son enfant tout en la traitant de putain.

²Lacan, séminaire VI, Le désir et son interprétation, Paris, Seuil, 2013

Identification qui fera aussi retour dans *La pute de la côte normande* bien des années plus tard.

Jamais bonjour, bonsoir, bonne année. Jamais merci. Jamais parler. Jamais besoin de parler. Tout reste, muet, loin. C'est une famille en pierre, pétrifiée dans une épaisseur sans accès aucun. Chaque jour nous essayons de nous tuer, de tuer. Non seulement on ne se parle pas mais on ne se regarde pas. Du moment qu'on s'est vu, on ne peut pas regarder. Regarder c'est avoir un mouvement de curiosité vers, envers, c'est déchoir. Aucune personne regardée ne vaut le regard sur elle. Il est toujours déshonorant. Le mot conversation est banni. Je crois que c'est celui qui dit ici le mieux la honte et l'orgueil. Toute communauté, qu'elle soit familiale ou autre, nous est haïssable, dégradante. Nous sommes ensemble dans une honte de principe d'avoir à vivre la vie. C'est là que nous sommes au plus profond de notre histoire commune, celle d'être tous les trois des enfants de cette personne de bonne foi, notre mère, que la société a assassinée. Nous sommes du côté de cette société qui a réduit ma mère au désespoir. A cause de ce qu'on a fait à notre mère si aimable, si confiante, nous haïssons la vie, nous nous haïssons.

Cette haine chevillée au corps est à la fois ce qui identifie les membres de la famille et efface toute singularité. La honte, associée au silence, fonde le lien familial : la seule chose en partage, avec la haine qui en découle, puisque la parole fait défaut. La mère est, aussi cette femme rejetée par la communauté des blancs, qui rejette elle aussi le monde des autochtones. De ce fait elle est rejetée de partout, en tant que mère par ses enfants, qui se rejettent entre eux en se rendant coupables du rejet dont elle fait l'objet. Et de se haïr à ne pas supporter cette culpabilité en miroir chez l'autre. Je parlerai ici d'une vraie haine de principe à haïr la vie, à se haïr soi et son semblable. *Une haine du désir* comme dirai Daniel Sibony.³

Toute sa vie Duras cherchera à aller au fond du trou, au fond du plus noir de l'humain pour désamorcer cette haine et en comprendre les mécanismes.

Écrire, c'est aller chercher hors de soi ce qui est déjà au-dedans de soi. Ce trouble a une fonction de regroupement de l'horreur latente répandue sur le monde, et que je reconnaiss. Il donne à voir l'horreur dans son principe [...]. C'est parce que les nazis n'ont pas reconnu cette horreur en eux qu'ils l'ont commise.

C'est aussi sublimer la honte pour ne pas mourrir de honte, vaincre le poids du silence, même si écrire c'est aussi hurler sans bruit. Explorer la honte qui est peut-être le revers intérieurisé d'une haine qui ne peut se dire. Son seul appui pour aller vers l'autre, d'où son amour pour les

³SIBONY Daniel, *La haine du désir*, Christian Bourgois, Paris, 1994
Page 13 sur 44

rebelles, les voyous, les dépravés, les sujets honteux et les victimes de la folie du monde (je pense ici à *Hiroshima mon amour*). Ouvrir à la différence et à l'autre, défier la loi pour réintroduire de l'étranger est la seule façon de ne pas céder à la haine.

Faire de cette expérience intime une *extimité* politique, comme le fait Christine Angot avec l'inceste par exemple, écrire c'est aussi ça.

L'enfance illimitée

Dans cette vie indigène loin des colonies proprettes, la mère fait office de tout et ce tout, *le seul re-père* des enfants. *Je croyais en ma mère en l'égal de Dieu* dira Duras (eh oui chez Duras Dieu est une femme !) C'est Elle ou l'infinie solitude de la plaine, la détresse de l'enfance volée. Celle des grands espaces peuplés par les bêtes sauvages qui hurlent la nuit, des mendiantes en exil, des crues destructrices. Personne pour la protéger. Livrée au chaos du monde et à ses forces hostiles, la grande Duras restera à jamais cette enfant terrorisée par la peur. La peur de vivre, la peur de devenir folle, anéantie par le désespoir.

Dans cette famille sans limites, hors-la-loi et incestuelle, cette mère phallique non bornée par la castration, demeure le seul horizon possible. Indépassable dans l'amour comme dans la haine. Soit une *imago maternelle phallique irreprésentable, impensable, qui fait obstacle à la construction d'un narcissisme de vie.*

La mère reste la personne la plus étrange, la plus folle qu'on ait jamais rencontrée.

Toute à la mère dans cette relation fusionnelle et toxique que Duras retrouvera dans l'alcool, où d'emblée elle ne saura pas mettre de limites à la jouissance.

Duras écrit dans un texte intitulé l'Enfance illimitée :

Nous étions tous abîmés dans une enfance illimitée, et en somme nous tentions vainement d'en sortir. On passait même sa vie entière à tenter d'en sortir par n'importe quel moyen.

L'alcool sera aussi paradoxalement chez Duras un moyen de résister, de ne pas s'effondrer, de *s'en sortir*. Ecrire aussi, mais cela implique de faire face au *troumatisme*. Boire pour remplir le trou, ne pas tomber dedans.

Si l'enfance est la seule chose dont on ne se remettra jamais vraiment, l'alcoolisme l'est aussi, comme son prolongement, au même titre que l'écriture chez Duras. Elle ne s'en sortira jamais vraiment. Mais qui à part Dieu s'en sort jamais vraiment ?

L'incestuel

Une mère dans les yeux de qui on n'existe pas. Même quand elle aime c'est pire. Le frère vole, joue, réclame de l'argent désormais avant de disparaître pour revenir terroriser la famille, quand il n'a pas tout dilapidé. Il injurie et bat fréquemment Marguerite lui aussi. « Un assassin», « un voyou » dira Duras. La mère laisse faire, toujours dans le déni. Elle n'oppose aucune limite à ses enfants, et encore moins à son fils chéri. Heureusement le petit frère est là, le seul qui sait caresser, qui sait aimer. A sa mort, Marguerite sera dévastée et sombrera dans une profonde dépression nimbée d'alcool. Le petit frère mort c'est aussi la mère qui meurt avec lui. Duras écrira que c'est à ce moment-là seulement qu'elle lâche sa mère et se libère du tabou de l'inceste. Suite à quoi elle publiera son premier livre *Les impudents*.

Dans cette famille où tous les coups sont permis, voire d'usage - où rien n'est à sa place- l'incestuel règne. Une culture familiale en somme, celle du non-dit, de la transgression, de la pulsion inassouvie, du manque, dont Duras se libérera par l'écriture mais aussi avec l'alcool. Il y a effet deux couples chez les Donnadieu qui vivent sous le même toit : la mère face à son fils adoré, et Marguerite avec le petit frère. L'inceste se réalise dans la moiteur des corps alanguis, les caresses dispensées. Marguerite l'évoquera très explicitement dans *l'Amant* et dans *Agatha*. Représentation de l'amour absolu, impossible et tragique, refoulé et incarné dans la transgression, il creuse un manque à être et un désir obsessionnel qui ne peut se réaliser, hormis dans la mort.

L'incestuel familial et transpsychique, combat l'autonomie et cimente les familles à l'encontre du social et du culturel. « Rejet du deuil, vacuité des fantasmes, dominance de l'agir, expansion du non-dit, occlusion du penser, transgressions répétées, éviction des interdits ainsi que des désirs
Tels sont les symptômes que nous livre Paul Racamier pour conclure que : *l'incestuel évacue à la fois le désir et son interdit*⁴.

On la voit à l'oeuvre souvent chez les alcooliques.

Ce désir incestuel pour le petit frère pérennise aussi le désir fusionnel avec la mère dont il est le prolongement oedipien. Il renvoie aussi à l'impossibilité de la séparation et du deuil. Duras dira en effet :

Je suis encore dans cette famille, c'est là que j'habite à l'exclusion de tout autre lieu. C'est dans son aridité, sa terrible dureté, sa malfaissance

⁴RACAMIER Paul, *L'Inceste et l'incestuel*, rééd. 2010. Paris, Dunod

que je suis le plus profondément assurée de moi-même, au plus profond de ma certitude essentielle, à savoir que plus tard j'écrirai.

Cela sera d'autant plus vrai quand elle aura sombré dans l'alcool qui la rendra asociale.

Comme si les membres de cette famille ne faisait qu'un seul et même corps qui partage la même peau. S'en détacher est un arrachement et non une séparation. Prendre le risque de l'hémorragie mélancolique, devenir un écorché vif. Une scène très belle dans *l'Amant*, décrit ce moment où Marguerite a ses règles et a l'impression de se perdre dans le flux qui se propage autour de sa mère et de ses frères. Une communion de sang qui les lie à jamais et réalise uninceste fantasmé. D'où la malédiction appelée sur eux :

C'était à Long-Haï, c'était une plage de la mer de Chine où nous allions en vacances avec la mère et mes frères. J'avais onze ans et demi, j'avais mes règles pour la première fois et je suis restée un mois avec mes règles. Je me baignais toujours et mes règles ne cessaient jamais. C'est sans doute à cette époque-là que j'ai approché le plus la folie. Je crois que pendant un mois j'étais réveillée, toujours par les mêmes rêves, des rêves meurtriers, je voulais tuer tout. ... Je ne croyais pas en Dieu mais j'insultais Dieu et j'appelais la mort sur mes frères, sur moi, sur ma mère, sur l'humanité

Boire sans doute est-ce cela aussi chez Duras : atteindre cette jouissance océanique qui réactive un fantasme incestuel où les frontières du corps sont abolies. En somme ne plus avoir de peau à soi ; se fondre dans celle de l'amant - si amant il y a - ou encore fusionner avec la Chose dans la solitude. Boire pour abolir les frontières du dehors et du dedans, jusqu'à l'oubli de soi pour que rien n'ait jamais existé. Anesthésier la présence du corps et liquider son *Moi-peau*, défini par Didier Anzieu comme une *pensée cicatricielle d'expériences traumatiques précoces*⁵. Apaiser la douleur de la cicatrice. La panser pour ne pas avoir à la penser. En somme l'alcool a aussi pour fonction d'apaiser la tension que tout lien tout attachement suscite chez elle en réactivant le trauma d'une séparation impossible. Ne pas risquer de se blesser. L'alcool : un pare excitation qui fait écran.

Ne jamais être saoule. Retirée du monde, inatteignable, mais pas saoule.

Cette jouissance océanique, *Autre jouissance*, hors langage, hors limite, fondamentalement asociale : Duras l'a éprouvée dans son enfance illimitée.

⁵

Rejoindre le trou originaire, s'arracher à soi : l'alcool, les livres, les hommes, tout contribuera à ça. Un monde liquide qui ne la quittera jamais. De façon tout à fait hallucinante Marguerite achètera sa maison à Neauphe-le-château avec les droits du *Barrage contre le Pacifique* – sur un terrain qui se révélera inondable et sans cesse inondé !

Un inconscient vissé au corps.

L'amant ou la rencontre avec la jouissance

Marguerite a 14 ans quand elle rencontre Monsieur Jo, dit l'Amant, riche indigène qui l'initie à la sexualité. Comme en témoignent les différentes versions parfois contradictoires de cette histoire sur laquelle elle n'a cessé de revenir, cette rencontre - non pas de l'Amant mais de la jouissance - fut à la fois traumatisante et fondamentale chez Duras. Rien du coup de foudre amoureux ou encore de la passion à laquelle elle a voulu nous faire croire dans *l'Amant de la Chine du Nord*, sans doute pour sauver la dignité de la mère.

Elle devient objet à lui, à lui seul secrètement prostituée. Sans plus de nom. Livrée comme chose, chose par lui seul, volée. Par lui seul prise, utilisée, pénétrée. Chose tout à coup inconnue, une enfant sans autre identité que celle de lui appartenir à lui, d'être à lui seul son bien, sans mot pour nommer ça, fondu à lui, diluée dans une généralité pareillement naissante, celle depuis le commencement des temps nommée à tort par un autre mot, celui d'indignité.

Chosifiée, prostituée : l'enfant est ici à la fois chosifiée par l'amant dans un abandon érotique mais aussi instrumentalisée par la mère qui compte bien en tirer les bénéfices. Marguerite lui rendra en effet tout l'argent donné par l'amant, à la fois pour consigner l'événement et ne pas garder en elle l'indignité de cette transaction, qui serait plutôt non pas du côté de l'amant mais de la mère. Doublement objet en somme. C'est sans doute aussi pourquoi il ne vient pas vraiment faire coupure entre elles, même s'il joue le rôle de tiers séparateur dans sa dimension oedipienne. En rendant l'argent elle affirme aussi son pouvoir et conquiert la jouissance. L'amant vient la ravir, la voler, et ce viol symbolique la libère aussi de l'emprise maternelle. Mais c'est une opération brute, sans issue, une jouissance sèche pourrait-on dire qui ne s'inscrit pas dans le temps. Une étreinte vouée à la perte et à l'oubli et donc à la sublimation. Soit un amour sans compensation comme le seront d'ailleurs tous les couples d'amants chez Duras.

Tragique, transgressif, au-delà du bien et du mal, l'amour chez Duras ne s'embarrasse jamais du sentiment, il est sans drame, sans affect, vécu dans un silence assourdissant. Pour le dire autrement si *la femme n'existe*

pas chez Lacan, l'amour n'existe pas chez Duras, ce qui bien sûr ne l'empêchera pas d'aimer des hommes, d'être une obsédée de l'amour, bien au contraire !

L'érotisme, on le voit dès le départ avec l'amant, est le lieu paradoxal de la perte de soi et d'une conquête de soi. Mais la jouissance phallique où s'inscrit la différence des sexes est aussi le moyen d'accéder à cette *Jouissance Autre, non identifiante, non subjectivable dont on ne peut rien dire* ainsi dénommée par Lacan. Jouissance de la perte de soi, jouissance océanique.

Il gémit, il pleure. Il est dans un amour abominable. Et pleurant, il le fait. D'abord il y a la douleur. Et puis après cette douleur est prise à son tour, elle est changée, lentement arrachée, emportée vers la jouissance, embrassée à elle. La mer, sans forme, simplement incomparable-

Duras le dit ici très clairement. D'où aussi *cette mèrancholie*, ce vide océanique auquel elle aspire, qui l'aspire et l'inspire. La pulsion de mort : un autre nom de la *pulsion de mère* pourrait-on dire ici.

Inscrite au coeur de sa subjectivité mais éprouvée dans l'altérité, cette *Autre jouissance* est une énigme *qui n'en finit pas de ne pas s'écrire*. D'où son lien avec l'écriture qui est aussi *une pratique de jouissance liée aux profondeurs pulsionnelles du corps*⁶ selon Barthes. L'enfant aperçoit ici l'infini de la nuit sexuelle. La nuit de l'alcool, la nuit de l'écriture, qui seront une façon de la prolonger. Cette nuit qui ne la quittera plus jamais, elle en a l'intuition dès le départ.

Voici ce qu'elle écrira ensuite :

Maintenant je vois que très jeune, à dix-huit ans, à quinze ans, j'ai eu ce visage prémonitoire de celui que j'ai attrapé ensuite avec l'alcool dans l'âge moyen de ma vie. L'alcool a rempli la fonction que Dieu n'a pas eue, il a eu aussi celle de me tuer, de tuer.

Si la sexualité est ce qui vient faire trou dans le symbolique, on peut dire que Duras y a eu accès bien avant les autres par son enfance déjà trouée de toutes parts.

L'alcool est aussi associé à la violence de l'acte sexuel dans la mesure où il vient compenser la violence de l'arrachement à la mère pour lui donner accès à sa féminité. Il en est indissociable, concomitant :

J'ai toujours bu avec des hommes. L'alcool reste attaché au souvenir de la violence sexuelle : il la fait resplendir, il en est indissoluble.

Marguerite évoque sa consommation d'alcool avec les hommes mais omet de dire que dans le même temps elle les consomme aussi. Au travers de sa biographie, on apprend qu'elle a été une grande infidèle, une insatiable

⁶ Barthes Roland, *Le plaisir du texte*, Seuil, 1982

de l'amour et du sexe. Un besoin cannibalique : *c'est dans le corps que ça se passe, c'est tout le corps qui est pris, on ne peut plus penser qu'à ça.*

A cette période, Duras conjugue le sexe addictif et l'alcool - déjà présent mais encore au stade des noces heureuses - tout en parvenant à maintenir une vie affective stable. Tout va bien dans sa vie, c'est plutôt l'alcool festif convivial dont Guy Debord a su si bien parler :

J'ai d'abord aimé, comme tout le monde, l'effet de la légère ivresse, puis très bientôt j'ai aimé ce qui est au-delà de la violente ivresse, quand on a franchi ce stade : une paix magnifique et terrible, le vrai goût du passage du temps.⁷

La joie du partage, de la fusion amicale, et aussi de la quête de soi. Ça discute, ça rit, ça boit, ça écrit. Le sexe vaut comme procédé anti traumatisante, auto calmant, autoérotique, au même titre que l'alcool, de telle sorte qu'on ne sait plus si l'alcool est nécessaire pour accompagner la sexualité ou l'inverse. Rebelle et séductrice - voire nymphomane, chose incroyable pour l'époque, elle n'hésite pas à le clamer haut et fort : *c'est dangereux un tel besoin de l'homme* et ne se gêne pas pour multiplier les amants. Robert Anthelme et Dionysos Mascolo en feront les frais.

Qu'importe, Duras a choisi son camp, aller à sa perte. Se perdre dans l'amour, il n'y a que ça qui vaille le coup. Morale on ne peut plus lacanienne *ne pas céder sur son désir*, mais quand ce désir est un désir de mort, on ne peut qu'aller à sa perte.

Gérard Jarlot, l'homme mort à l'amour ou le début de l'alcoolisme

Personnage moins connu que l'Amant , dont elle a peu parlé, mais qui me semble nettement plus déterminant dans sa vie. La bonne *mauvaise rencontre* de Duras. Une sorte d'absolu masculin entre Dom Juan et Casanova : un alcoolique mondain, un collectionneur, un mythomane, un affabulateur, qui mourra d'ailleurs à Saint-Germain-des-prés dans les bras d'une femme d'une crise cardiaque. L'homme fatal. Et pourtant Duras y croit dur comme fer. Duras est folle de Jarlot. Jusqu'à devenir cette femme soumise qui prend plaisir à être battue. Sauvagement prise, tragiquement éprise. *L'érotisme est aussi ce qui est*

⁷ *Panegyrique* , Editions Gérard Lebovici, 1989

*le plus susceptible d'apaiser l'inapaisable désir du corps de sortir des limites qui sont les siennes.*⁸ rappelle Michel Foucault.

Passion où tout son être vacille, alors pour tenir le coup, les coups devrais je-dire, elle commence à boire, à rivaliser avec lui dans l'alcool de façon toute phallique voire hystérique. Lubrifiant de la passion, lubrifiant érotique, il devient au centre de leur relation. Elle commence alors *l'homme assis dans le couloir* qui sera publié en 1982 : une exploration de l'écriture de la jouissance entre pornographie et érotisme. Leur relation durera quelques années pendant lesquelles ils collaboreront ensemble sur plusieurs projets. Quand Jarlot la quitte Duras s'effondre, dévastée. Blessure narcissique qui réactive les affects blessés liées au désamour de la mère. Une sorte de *fading* si bien décrit par Barthes :

*Dans le fading, l'autre semble perdre tout désir, il est gagné par la Nuit [Jean de la Croix]. Je suis abandonné de l'autre, mais cet abandon se redouble de l'abandon dont il est saisi lui-même ; son image est de la sorte lavée, liquidée ; je ne puis plus me soutenir de rien, pas même du désir que l'autre porterait ailleurs : je suis dans le deuil d'un objet lui-même endeuillé (de là, comprendre à quel point nous avons besoin de désir même si ce désir ne s'adresse pas à nous).*⁹

Incapable de faire ce deuil, Duras ne s'en remettra pas. Elle touche le fond. A la passion de l'homme se substitue la passion de boire, on peut le voir ainsi. Désormais elle boira seule, dès le matin au petit déjeuner. Enfermée dans son désespoir et sa solitude.

La solitude c'est ce sans quoi on ne fait rien. Ce sans quoi on ne regarde plus rien. C'est une façon de penser, de raisonner, mais avec la seule pensée quotidienne.

Mais cette solitude-là renvoie aussi à la perte de soi, surtout quand les autres vous ont quitté et que votre vie sentimentale est désertée.

Boire pour remplir le trou au propre et au figuré. Détruite dans sa féminité, réduite à l'état de rien. Non, alcoolique c'est déjà quelque chose : sa nouvelle identité, celle qui remplira le vide laissé par la perte affective. Logique puisque chez Duras écrire ne donne pas d'identité et consiste à se laisser parler pas la Chose.

Etre alcoolique c'est comme être écrivain, ça occupe tout le temps, tout l'espace. Ce n'est pas une identité mais un gouffre existentiel. En somme ça évite de penser à soi.

⁸FOUCAULT, Michel *Le corps utopique-les hétérotopies*.

⁹BARTHES, Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977,
Page 20 sur 44

Elle situe son entrée dans l'alcoolisme pathologique à cette époque comme elle le confie aux journalistes, soit assez tardivement dans sa vie. Elle rattrapera vite le temps perdu et atteindra la cirrhose à 50 ans. Quand elle en évoque la cause, Duras cite tantôt Jarlot tantôt sa mère, les deux se renvoyant la balle. Mais elle n'évoque aucune explication psychologique - comme souvent chez les alcooliques qui ne cherchent pas à identifier les causes affectives de leur addiction. La douleur est laissé derrière, jamais dite. On peut cependant faire des hypothèses sur cette souffrance indicible.

J'en viens ici à évoquer la *mère morte* en lien avec Jarlot, cet homme mort à l'amour que Duras met en relation avec sa mère sur la genèse de son alcoolisme. Soit une reviviscence à l'âge adulte de ce qui s'est joué pour elle au stade de l'*infans*. Retour à la Veuve Donnadieu. Marguerite ne devient-elle pas alors cette veuve obscure qui s'en remet à Dieu - dont l'alcool est la métonymie - pour faire face au deuil impossible de son amant ?

II Marguerite Duras : l'écrivain et la mort

*Le complexe de la mère morte*¹⁰

Certains psychanalystes l'envisagent comme un concept nucléaire des états limites. On peut appliquer ce diagnostic à Duras qui ne cessera d'osciller entre des angoisses de morcellement de type psychotique, accentués par l'alcool, et un fonctionnement névrotique. Souvent évoqué chez de nombreux artistes, hors de son sens psychopathologique strict, il permet de penser leur mélancolie originelle.

André Green désigne par *complexe de la mère morte* l'épisode dépressif que l'*infans* traverse lorsque sa mère vit un épisode dépressif qui l'amène à le désinvestir. Je précise que chez Duras, la mère ne s'est jamais remise de cet épisode dépressif, survenu selon moi au premier rapatriement d'Henri, ce qui l'a transformée en mère absente. Du fait de cet épisode dépressif, la mère en devient absente dans sa présence. Son regard se vide, comme mort et ne renvoie plus une image identifiante de lui-même à l'enfant. Sans ce regard, la vie n'a plus de sens pour lui. Le moi est avant tout projection d'une surface et si le regard maternel ne renvoie rien, le moi s'identifie à ce rien. *L'identité n'est pas un état, c'est*

¹⁰ André Green , *Narcissisme de vie, Narcissisme de mort* Éditions de Minuit, Paris, 1983

une quête du moi, qui ne peut recevoir sa réponse que par l'objet et la réalité qui le réfléchissent¹¹.

Lacan lui évoquera cette problématique avec le stade du miroir. La blessure narcissique infligée par cette chute de l'imago maternelle - sans cesse réactivée quand la possibilité de s'attacher à un objet et de créer un lien se fera jour - provoque un état dépressif semblable à un deuil précoce où le moi n'est pas encore constitué. Son existence même en sera largement amputée. Expérience proche de ce que l'on peut connaître dans la mélancolie, comme le rappelle Freud :

Dans le deuil le monde est devenu pauvre et vide, dans la mélancolie c'est le moi lui-même [...] Le sujet s'identifie comme objet abandonné. De cette façon la perte d'objet s'était transformée en une perte du moi.¹²

Et ce désespoir-là est une *maladie mortelle* comme le dit si bien Kierkegaard. Un désespoir dont seul Dieu peut vous sauver ou encore l'écriture chez Duras. Tous ses personnages incarneront cette douleur muette, ce cri sans réponse adressé à cet Autre du vide. L'œuvre viendra alors remplir cette fonction de miroir réfléchissant qui a fait défaut, comme chez tous les artistes pour qui il a constitué un point d'achoppement.

L'enfant en vient à désinvestir la mère à son tour dans un *meurtre symbolique qui laisse place à un trou psychique dans la relation d'objet* nous dit Green, soit le *troumatisme* de Lacan. Tombé en abîme, il s'auto accuse d'être la cause de ce trou et s'identifie à lui. Duras vivra ce phénomène à la lettre et boira comme un trou jusqu'à la cirrhose. La honte que j'ai évoquée précédemment chez Duras trouve ici son origine archaïque dans cette première identification négative : une honte ontologique sans cause ni fondement, un *vide hontologique* qui doit être entendu ¹³ comme un manque-à-être, défaut de l'être produisant une honte de vivre.

S'en suit une perte de sens de l'existence et une interrogation sans fin. Ne sachant qui il est, ne comprenant rien à son moi, l'enfant développe des facultés intellectuelles précoces du fait de son clivage interne. Duras remarque très justement : *les alcooliques même au fond du caniveau sont des intellectuels.*

Boire pour ne pas penser, ne pas décompenser, stopper une activité eidétique incessante qui essaie de relier ce qui a été délié.

¹¹ Andre Green, *Le travail du négatif*, éditions de Minuit, 1993

¹² Freud, *Deuil et mélancolie*, in Métapsychologie

¹³ Lacan, séminaire 17, *l'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991

Du fait de sa désynchronisation avec l'enfant, la mère ne satisfait plus à ses besoins et sa demande demeure sans réponse. Il désespère de cet Autre dont il a tant besoin et dont il ne peut se passer.

En 1929, Ferenczi écrivait : *Tout laisse penser que ces enfants avaient perçu les signes, conscients ou inconscients, par lesquels la mère manifestait son refus ou son impatience à leur égard et que, pour cette raison, leur volonté de vivre avait été cassée.*¹⁴

Or remarque Winnicott : *si un besoin n'est pas assouvi, la vie elle-même n'est pas possible ou en est gravement amputée (...)*

*Il n'y a pas d'étayage lors des soins inadéquats, ceux qui ont dépassé la capacité de tolérance de l'enfant*¹⁵

C'est comme si le souhait maternel (inconscient) de mort du bébé restait ancré dans la trace perceptive, sans élaboration possible. D'où aussi - du moins, c'est ainsi que je l'interprète - la fascination de Duras pour les faits divers et les meurtriers - notamment dans l'affaire du petit Gregory où elle hallucinera dans une identification régressive à la mère, le matricide de Christine Villemin, avec son Sublime forcément sublime.¹⁶

Etre en proie aux affres de la *mère morte* c'est aussi vivre avec un fantôme cannibalique, être dévoré par l'absence. En effet, l'objet négatifé mais invisible demeure toujours actuel et obsédant, voire intrusif. *N'étant jamais absent, il ne peut être pensé*, il doit sans cesse être combattu. Mais cet objet envahissant n'est autre chose que le moi lui-même qui ne peut s'objectaliser, débordé par sa surprise. D'où la nécessité de l'expulser ou de s'auto anesthésier pour l'évacuer. *Outside sera le livre de* de Duras qui explicite le mieux cette nécessité pour elle d'habiter les lieux et de se projeter au dehors.

Ecrire est pour elle une solution pour se dégager de son moi, pour se repeupler.

J'écris, pour me déplacer de moi au livre. Pour m'alléger de mon importance. Que le livre en prenne à ma place.

Ecrire pour exister dans son sens latin de *ex sistere*, sortir du trou.

¹⁴ FERENZY , Sandor, L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort, Psychanalyse IV Œuvres complètes .

¹⁵La théorie de la relation parent-enfant : remarques complémentaires II, *Revue française de psychanalyse*, vol. 27, n° 4-5, 1963,

¹⁶ voir à ce propos Jouvenot, Christian. « Marguerite Obscur Donnadieu Duras : "Sublime, forcément sublime" », *Revue française de psychanalyse*, vol. 69, no. 5,

Duras n'aura pas d'autre choix : un destin psychique, une fonction vitale, plus qu'un art ou alors celui du trauma, une *schizo-analyse* qui vient suppléer à ce défaut fondamental.

Ecrire, c'avait d'abord été une intuition d'être vivante, soulevée par une autre respiration, d'être enclose et libre, vulnérable et forte, écrire c'avait été cet avant-goût de fraîcheur renouvelée, de quelque chose qui baptise, élève et rend si humble, si foulée au pied des mystères et des grâces, qu'elle reçut l'écriture comme la plus grande peur et la plus grande joie de son existence.

Prendre le risque de vivre, affronter la terreur de l'abandon.

Boire pour affronter la peur de l'écriture :

Il faut être plus fort que soi pour aborder l'écriture, plus forte que ce que l'on écrit .

Et moi je dis qu'il il faut aussi être plus forte que Duras pour aborder Duras !

Oui mais avec l'alcool, avant et après, jamais pendant.

Ecrire non pas malgré le désespoir mais avec le désespoir.

Mais jusqu'où tiendra-t-elle ?

Robert Anthelme qui confiera le premier texte de Duras chez Gallimard dira : *si vous ne lui dites pas qu'elle est un écrivain, elle se tuera !*

L'alcool se chargera de la tuer à petit feu.

L'ambivalence du lien et la destructivité

L'enfant désinvestit à son tour la mère, tout en s'identifiant à elle, sans pouvoir l'abandonner. Le maintient du lien se fait au détriment du moi qui s'offre en pâture dans un *lien passionnel à un objet primaire, chargé de tous les maux et néanmoins impossible à abandonner.*

Je souligne le mot passion, seule vérité subjective qui fait tenir l'être, rappelant que l'enfant ne vit que pour l'amour de l'objet qui détermine sa relation à l'Autre et vice-versa.

A son insu, l'*infans* va s'attaquer à tout objet susceptible de se constituer et de réactiver le trauma de la perte. Cette *fonction désobjectalisante*, pulsion de destructivité, lui permet de préserver son lien à la mère et d'exprimer sa haine, qui bien que secondaire, n'en demeure pas moins prégnante. Mais cette première identification négative à l'objet maternel conduit à un échec du *travail du négatif* et de l'hallucination négative par défaut de la structure encadrante maternelle. L'enfant négative l'objet primaire au lieu de le refouler et de ce fait ne parvient pas à se le représenter comme par exemple dans le jeu du *for da* chez Freud. Cette hallucination négative, serait un peu comme le négatif

d'une photo nécessaire pour que l'image s'imprime. Sans elle, c'est le trou noir.

Métaphore photographique qui se retrouve chez Duras dans son lien à l'écriture qu'elle nomme *ombre interne* (de la mère morte !) ou encore *bloc noir de l'écriture, chambre noire*. Chez elle, la sublimation fait fonction de *révélateur interne*, littéralement une manière d'accomplir ce travail du négatif : mettre des images sur ce qui n'a pas pu s'imprimer, d'où aussi sa passion pour le cinéma.

Plongé dans l'angoisse, l'enfant aura bien souvent recours à un toxique pour compenser ce manque de la structure maternelle encadrante ; le *troumatisme* ne peut en effet jamais être complètement sublimé. C'est là où l'on peut situer l'origine de l'alcoolisme chez Duras. Quand la mère a été le premier objet toxique dont l'enfant est dépendant ; quand ses besoins inassouvis – demeurés à l'état de traces sans existence – inconnus de lui-même, non pas refoulés, mais enkystés, négativés, viendront sans cesse frapper à la porte et ne pourront obtenir de réponse sauf dans une répétition mortifère et une détresse abyssale.

Comme le souligne Joyce Mac Dougall : *L'enfant qui n'arrive pas à une telle représentation restera incapable de supporter les moments de tension, de source interne et externe, de sorte qu'il cherchera une solution afin de pallier le manque des introjects soignants et qu'il tendra à en chercher, comme dans la petite enfance, dans le monde externe. Ainsi la nourriture, les drogues, l'alcool, le tabac, ou autres, peuvent-ils temporairement pallier le stress psychique et, autrement dit, remplir une fonction maternelle que la personne addictée est incapable de faire pour elle-même.*¹⁷

Mac Dougall parle d'*une tentative enfantine de se soigner*. Cette fonction maternelle de l'alcool résonne d'autant plus chez Duras et dans le *complexe de la mère morte*. On pourrait le résumer ainsi : écrire pour consigner son enfance, boire pour s'en soigner.

L'alcool cette bonne mauvaise mère, indéfectible, toujours à portée de soi, qui vous donne un sentiment de toute puissance et restaure votre narcissisme, exalté chez Duras jusqu'à la caricature à la fin de sa vie. Non pas imbue d'elle-même, mais imbibée par l'imago maternelle, Duras sombrera dans l'obscur avec sa parole prophétique et sauvage, experte en survie, désormais installée dans sa folie .

Ecrire, détruire

¹⁷ McDougall, Joyce. « L'économie psychique de l'addiction », *Revue française de psychanalyse*, vol. 68, no. 2, 2004

Chez Duras l'objet passionnel chargé de tous les mots et néanmoins impossible à abandonner deviendra son oeuvre ; l'alcool sera le premier agent de sa destructivité et son allié dans l'écriture : *l'alcool ouvre l'autoroute de la parole et l'infini du verbe.*

Déshinibiteur qui permet de franchir les barrages s'opposant au flux de la parole mais aussi de détruire les liens du langage. Duras mettra en abîme la langue, dans le refus de la syntaxe - qu'est-ce que la syntaxe sinon l'art de relier les mots entre eux ?

Le mot compte plus que la syntaxe. C'est avant tout des mots, sans articles d'ailleurs, qui viennent et qui s'imposent. Le temps grammatical suit, d'assez loin.

Le principe de déliaison poursuit son oeuvre, Duras laisse place au vide qui scande la phrase et lui imprime son tempo.

C'est des blancs, si vous voulez, qui s'imposent. Ça se passe comme ça : je vous dis comment ça se passe, c'est des blancs qui apparaissent, peut-être sous le coup d'un rejet violent de la syntaxe, oui, je pense, oui, je reconnaît quelque chose là.

La petite musique du vide, la *musica Durassienne* est née.

Duras écrit comme une hors-la-loi, en faisant fi de toute morale, en détruisant les normes de la trame narrative du roman, en détruisant les repères spacio-temporels pour inventer une langue qui est :

*Un processus et non pas un but, une production et non pas une expression. Un flux schizophrénique coule, irrésistible, sperme, fleuve, égout, blennorragie ou flot de paroles qui ne se laissent pas coder, libido trop fluide, et trop visqueuse : une violence à la syntaxe, une destruction concertée du signifiant, non-sens érigé comme flux, polyvocité qui vient hanter tous les rapports.*¹⁸

Une langue pressée de se dire, de se déverser dans l'urgence, où le vide contamine la phrase et l'organise de façon organique. Une écriture de l'urgence, du *craving*. Littéralement addictée par les mots, elle écrit comme un alcoolique boit pour aller vite à l'essentiel, pressé d'attraper son verre !

Une écriture courante...Une écriture presque distraite qui court, qui est plus pressée d'attraper des choses que de les dire, voyez-vous, et je parle de la crête des mots, c'est une écriture qui progresse vite sur la crête pour aller vite...

Une écriture de l'addiction mais aussi de la diction. Retournement qui boucle la boucle et peut-être son coup de génie. Inventer une langue qui colle au réel.

¹⁸DELEUZE Gilles et Felix GUATTARI, L'anti-cédipe, Minuit, Paris, 1972

Il y aurait une écriture du non-écrit. Un jour ça arrivera. Une écriture brève, sans grammaire, une écriture de mots seuls. Des mots sans grammaire de soutien. Egarés. Là. Ecrits. Et quittés aussitôt.

Et nous en sommes arrivés là aujourd’hui, 50 ans après la mort de Duras avec notre textomania !

Tous ses personnages seront abîmés, détruits par la vie, déchus, taillés à l’os. Non pas interchangeables mais reduplicés, repris, redéfaits, reconstruits entre différence et répétition, d’où ses multiples versions et les remaniements des mêmes histoires. Et aussi les anaphores, les répétitions de style. Une variation sur le même thème ou une façon d’invalider ce qui a été précédemment écrit, se réapproprier ce qui a été donné, d’effacer voire de détruire les traces passées pour mieux recommencer ?

Détruire pour aller plus loin. De façon tout à fait perverse chez elle, l’objet ne peut exister que si on peut le détruire ; le sauver consiste à s’attaquer à lui et s’enraciner dans un refus. Cette nécessité d’annuler son désir ou encore de s’y opposer est au cœur de sa subjectivité : *si vous avez à me définir, je pense que c'est là qu'il faudrait me chercher dans ce pari que j'ai pris contre moi-même de défaire ce que j'ai fait.*

Comme le dit Lacan :

*La pulsion de mort met en cause tout ce qui existe mais elle est également volonté de création à partir de rien, volonté de recommencement*¹⁹.

Duras l’applique à la lettre.

L’expérience de la douleur

La douleur, autre émotion fondamentale chez Duras dont on peut trouver l’origine archaïque dans la *mère morte* où la blessure narcissique infligée par la chute de l’imago maternelle est comparable à une expérience d’agonie et de mort psychique. Un état d’angoisse absolu où l’enfant est englouti par cette expérience qui fait effraction dans sa vie psychique. L’impensable a lieu. L’impossible aussi. Et la rencontre avec cette petite mort - car qu’est-ce qu’une agonie si ce n’est une petite mort dont on ne meurt pas - bouleverse à jamais votre perception du monde. Cette douleur-là, éprouvée à même le corps, au-delà des limites du dire, est aussi un autre nom de la jouissance au sens lacanien du terme. La rencontre précoce, prématurée avec son *être pour la mort* ; expérience tant métaphysique que psychique, mais aussi celle de pouvoir en survivre,

¹⁹ Lacan L’éthique de la psychanalyse

d'exister à l'état de *non-moi*. D'où aussi peut-être chez Duras, et chez les addictés en général, une non reconnaissance de la mort et de la douleur, ou sa négativation qui peut expliquer leur conduite à risque.

Chez Duras elle a creusé l'espace nécessaire à l'écriture, mais aussi celui de la douleur d'exister et de l'alcool.

Ce visage de l'alcool m'est venu avant l'alcool. L'alcool est venu le confirmer. J'avais en moi la place de ça, je l'ai su comme les autres, mais, curieusement, avant l'heure. De même que j'avais en moi la place du désir. J'avais à quinze ans le visage de la jouissance et je ne connaissais pas la jouissance..

Le visage de l'alcool est le visage de sa rencontre prématurée avec la jouissance.

Tous ses personnages seront l'écho de cette douleur : du Vice-consul qui hurle dans les jardins de Lahors, au cri muet de *Lol. V. Stein* effondrée face au désamour de son amant, jusqu'à la mendiane errante exclue du monde. Tous marqués par le désenchantement, malades de la folie de l'amour, de la folie du monde, ou en proie à l'Ennui. Soit le stade le plus achevé de la pulsion de mort et du désinvestissement de l'objet dans la mélancolie. C'est aussi celle de Duras face au corps exsangue de Robert Anthelme revenu d'Auschwitz dans *La douleur*. Assise à sa table de travail, dépossédée d'elle-même, *traversée par le train de l'écriture*.

Ecrire, ça passe par le corps nous dit-elle, le travail de la pensée est aussi un *tripalium*. Une douleur qui traverse le corps et qu'il faut aussi traverser.

Quelquefois, je suis vide pendant très longtemps, un peu absente du lieu où je parle (...) Je rejoins les masses de pierres quand j'écris.

Un état à la limite du supportable, de douleur sans souffrance où les frontières du corps sont abolies.

Comme le formule Green :

Le narcissisme négatif, à l'opposé du narcissisme positif, tend vers l'autosuffisance et l'unité en renonçant aux relations d'objet, aspire au néant objectal au degré zéro de la subjectivité en se libérant aussi de l'insistance du corps.²⁰

On en vient à ce paradoxe : s'abolir dans une néantisation de soi pour se maintenir en vie. *Tu me tues, tu me fais du bien*, tu me fais exister.

²⁰ GREEN André, Narcissisme de vie, narcissisme de mort, Éditions de Minuit, Paris, 1983

L'écriture chez Duras est Passion, au sens littéral du terme, soit une jouissance suprême de la vie au plus proche de la mort où le corps est comme sacrifié à la Chose, ou à Dieu si l'on veut employer les termes de Duras. Une sorte d'extase mystique au-delà du principe de plaisir qui se qui mène à la jouissance.

Boire pour ne pas devenir folle de douleur. Duras l'évoquera notamment à propos du *Ravissement de Lol V. Stein* après sa première cure de désintoxication.

Je suis allée au plus loin de ma lucidité, au plus loin de l'insoutenable dans ce livre, sans tricher précise-t-elle.

Boire une façon de tricher avec la mort ou de l'avoir à portée de la main ? Mais aussi en faire quelque chose : parvenir à une écriture du trauma dont *Lol. V. Stein* a marqué le tournant inaugural. Roman écrit dans les affres de l'abstinence et sur laquelle beaucoup de choses ont été dites notamment par Lacan, dans son *Hommage à Marguerite Duras*. Je l'analyserai ici comme le roman presque clinique d'un état-limite revenant sur les traces du trauma, Duras revivant à travers son personnage son propre ravissement à la mère dont elle se ressaisit par le biais de l'écriture qui fait ravage.

Le trou psychique ou l'expérience du vide

Se trouver dans un trou, au fond d'un trou, dans une solitude quasi totale et découvrir que seule l'écriture vous sauvera.

Chez Duras tout tourne autour de ce trou psychique. La boucle étant bouclée lorsqu'elle s'installe à Trouville aux Roches noires, pour écrire et pour contempler la mer : *contempler la mer (e) c'est contempler le tout*.

Son œuvre sera la tentative désespérée de représenter l'absence, le trou laissé par la perte de l'objet. Le signifiant trouvé signe l'échec du langage du langage à nommer la Chose: *il n'y a pas de mot pour dire ça*, pour dire la jouissance, la douleur. Mais c'est à partir de cet impossible là seulement que l'écriture peut commencer. Ecrire à partir de cette faillite du langage à ramener l'objet perdu :

Ecrire c'est aussi une contradiction, un non sens, c'est aussi se taire, hurler sans bruit.

Soit un acte performatif et tragique.

Cet inconscient trouvé, Duras le mettra à l'œuvre avec des *mots trous* : *Ç'aurait été un mot-absence, un mot-trou, creusé en son centre d'un trou, de ce trou où tous les autres mots auraient été enterrés. On n'aurait pas pu le*

dire mais on aurait pu le faire résonner. Immense, sans fin, un gong vide, il aurait retenu ceux qui voulaient partir, il les aurait assourdis à tout autre vocabulaire que lui-même, en une fois il les aurait nommés, eux, l'avenir et l'instant. Si Lol se tait c'est qu'elle a cru instant que ce mot existait.

Ecrire pour dire cet innommable-là : dire le trou et l'élever à la dignité d'*objet a*, telle est la mission de l'écrivain chez Duras :

Ecrire des livres qui s'incrustent dans la pensée et qui disent le deuil noir de toute vie, le lieu commun de toute pensée.

Chez elle le mot ne tue pas la chose, il incarne cette présence absence d'un vide fondamental, Lacan ne s'y trompe pas quand il écrit :

La charité sans grande espérance dont vous animez vos créations n'est-elle pas le fait de la foi dont vous avez à revendre, quand vous célébrez les noces taciturnes de la vie vide avec l'objet indescriptible²¹

Duras nous amène à revivre cette expérience dans le film *Son nom Venise dans Calcutta désert* où la caméra filme une série de miroirs qui se reflètent les uns les autres sans que rien ne se passe, si ce n'est l'assomption spéculaire d'un vide qui tient lieu d'événement. Autre moment saisissant où Duras revit de façon hallucinatoire la chute de l'*imago maternelle* qui signe l'entrée dans la folie dans un épisode de *l'Amant* :

Je savais que personne d'autre n'était là à sa place qu'elle-même, mais que justement cette identité qui n'était remplaçable par aucune autre avait disparu et que je n'étais sans aucun moyen de faire qu'elle revienne, qu'elle commence à revenir. Rien ne se produisait plus pour habiter l'image. Je suis devenue folle en pleine raison.

Une folie froide et contenue qui est la folie sans être la folie :

Etre à soi-même son propre objet de folie et y survivre, ce serait ça le merveilleux malheur.

Le merveilleux malheur de l'écriture.

Du fantôme au fantasme

Coloniser le trou, le faire sien, réintroduire une *imago* à la place du vide, se repeupler soi, entre sens et jouissance. Donner corps à un fantôme par la chair du texte, faire qu'ils s'incarnent en fantasme : même étymologie latine qui renvoie au mot image, hallucination. Tel est le pari

²¹LACAN, *Hommage fait à Marguerite Duras du ravissement de Lol V. Stein Autres Écrits*, Paris, Seuil, 1965

de Duras. Valser avec les ombres de la *mère morte* et ses clairs obscurs apocalyptiques.

Ne pas mourir de ce trou, le border par la lettre. Inventer une langue du trauma, qui borne ce plus de jouir. Oui, mais au risque de tomber dedans, se relever; toute sa vie ne sera faite que de ça : une lutte incessante pour ne pas sombrer dans la folie. Mais c'est aussi dans ce réservoir pulsionnel fait de traces douloureuses sans souffrance, dans cette douleur d'exister qu'elle ira puiser la force de vivre et de créer.

Séparée de ses affects, étrangère à elle-même, au temps qui passe et à son propre devenir. L'écriture sera chez Duras une façon de se relier à ses émotions, de les faire tenir ensemble, de sortir du clivage pour en venir à la division subjective de l'écrivain.

C'est le train de l'écrit qui passe par votre corps. Le traverse. C'est de là qu'on part pour parler de ces émotions difficiles à dire, si étrangères et qui néanmoins, tout à coup, s'emparent de vous.

Cet affect désaffектé, demeuré à l'état de trace perceptive, au-delà du refoulement, elle nous le livre de façon brute, sans médiation, dans un écrire qui vaut comme un agir. Une décharge pulsionnelle qui prend la place du ressenti, du rêve, de l'imaginaire, empêchant ainsi toute activité fantasmatique, comme si les éléments de sa vie avaient eu lieu dans un hors temps, un passé à la fois gelé et inaccessible, dont l'affect est absent. Parlant de sa mère voici ce qu'elle dit dans *l'Amant* :

(....) je crois avoir dit l'amour qu'on portait à notre mère mais je ne sais pas si j'ai dit la haine qu'on lui portait aussi et l'amour, qu'on se portait les uns les autres, et la haine aussi, terrible, dans cette histoire commune de ruine et de mort qui était celle de cette famille dans tous les cas, dans celui de l'amour comme dans celui de la haine et qui échappe encore à tout mon entendement, qui m'est encore inaccessible, cachée au plus profond de ma chair, aveugle comme un nouveau-né du premier jour

Une mère morte enkystée à même la peau.

Duras décrira ainsi son enfance à la fin de sa vie :

Rien de plus net, de plus vécu, de moins rêvé que ma toute enfance. Aucune imagination, rien, de la légende et du conte bleu qui auréole l'enfance des rêves.

D'où la nécessité de la sublimer. De réinscrire une temporalité qui avait volé en éclats.

Lorsque l'objet n'est pas fiable, aucune symbolisation de la trace perceptive ne peut avoir lieu : celle-ci reste ancrée dans le corps en attendant de déployer ses effets cataclysmiques à la première occasion

*propice . Son statut entièrement somatique ne permet pas de se référer aux paramètres de pulsion liée / pulsion libre : elle n'est pas liée (à des représentations), ni libre de se déplacer le long des chaînes associatives. Elle demeure fixe et condensée dans la trace perceptive, dans l'attente de pouvoir se décharger brutalement.*²²

Soit un autre nom de la pulsion de mort dont la mystérieuse origine serait : *L'inscription du besoin ignoré, et donc inassouvi, restée ancrée dans le corps (dans le soma) comme trace de perception sans suivi évolutif. Elle est donc en étroite liaison avec l'objet indifférent ou usurpateur du besoin du sujet naissant. Il y aurait donc une « primauté de l'autre » à l'origine de la pulsion d'autodestruction, en cohérence avec la pensée de Jean Laplanche (1999) sur l'origine de la libido.*²³

Il n'est pas neutre que ce premier Autre ait été chez Duras une mère marquée par la mort - tant au niveau psychique qu'au niveau du signifiant- qui lui a insufflé cette passion pour la mort. Sa passion pour la mère sera paradoxalement la seule façon pour Duras de résister à l'abandon et à la mort. Mieux vaut une mère morte que pas de mère du tout en somme.

L'insondable mystère de ce lien ne cessera de la hanter.

Divison subjective et clivage

Ecrire pour se penser et accéder à sa subjectivité. L'oeuvre est à la fois une dépossession de soi et une resubjectivation de soi. Le Lieu de l'impossible, de l'impensable.

L'écriture c'est l'inconnu. [...] C'est l'inconnu de soi, de sa tête, de son corps. Ce n'est même pas une réflexion, écrire, c'est une faculté qu'on a à côté de sa personne, parallèlement à elle-même, d'une autre personne qui apparaît et qui avance, invisible, douée de pensée, de colère, et qui quelquefois de son propre fait, est en danger d'en perdre la vie.

Elle précise aussi que ce je externalisé de l'extime, n'est pas le moi et qu'il peut même le menacer dans ses fondements, voire être son antagoniste. L'œuvre serait donc un soi qui n'est pas soi, sans cesse à reconstituer : Cette chose paradoxale, une zone hors du symbolique mais néanmoins inscrite au cœur de la subjectivité. Cet «en-dehors» du sujet qui se

²²Bianchi, Ferruccio. « La notion de trace perceptive : quelques hypothèses sur l'origine de la pulsion de mort », *Revue française de psychanalyse*, vol. 71, no. 4, 2007,

²³ ibid

retrouve «en-dedans» pour la bonne raison que l'Autre n'existe pas pour lui faire abri.²⁴

Pour le dire autrement, un dehors en dedans projeté au dehors. Soit une façon de rejouer le travail du négatif ; mais le rejouer sans cesse comme un rocher de Sisyphe, pour que ça ne s'arrête pas.

Si je n'avais pas écrit, je serais devenue une incurable de l'alcool.
écrit-elle de façon tout à fait naïve car elle est aussi une incurable de l'alcool !

L'oeuvre vaut aussi comme une défense contre cette *mère morte* qui ne vous laisse pas en paix. Pire, elle est cet Autre dévorant qui exige le sacrifice de soi, à qui il faut donner vie, sous peine d'en mourir.

On n'est personne dans la vie vécue, on l'est quelqu'un dans le livre. Et plus on est quelqu'un dans le livre, moins on est dans la vie vécue. C'est à force de ne pas exister moi que le livre existe tant.

Cocteau, ce grand addicté dira de même :

Mon oeuvre me mange, à mesure qu'elle grandit je me meurs.

Duras écrit : *quand j'écris je ne meurs pas* voulant signifier que le reste du temps elle se meurt et que le Je de l'écriture est le seul à être demeuré vivant. Son moi ayant été sacrifié à la mère morte.

D'une certaine façon l'artiste ne lâche sur rien, il préserve le lien à la mère morte et parvient à investir l'objet en se donnant l'illusion que ce dernier est entièrement détaché de lui :

*L'objet de la création narcissiquement investi sert d'objet de projection à son créateur tout en affirmant avec vigueur sa paternité il refuse que se produise le reflet de sa vie il veut lui donner une autonomie propre à laquelle il aspire.*²⁵

Seule façon d'y parvenir : sombrer dans la psychose !

Duras à la fin de sa vie croira plus à l'existence de ses personnages - qui lui apparaîtront notamment lors de ses cures de désintoxication - qu'à celle de ses amis. Se réinventer, se réengendrer par son oeuvre, est une activité qui confine aussi chez elle à la mythomanie et à l'affabulation systématique. Nécessité qui s'explique par la négativation originale.

L'hallucination négative deviendra par ailleurs hallucination tout court, par le biais de l'alcool. Il n'aura fait qu'accentuer cette folie tant redoutée par Marguerite, le *pharmakon* devenu poison. Duras aura subi deux cures de désintoxication avant de parvenir à une stabilité, mais son alcoolisme ne l'aura jamais coupé de son désir d'écrire, même au stade le

²⁴Lacan, séminaire 16 d'un Autre à l'autre, Paris, Seuil, 2006

²⁵GREEN André, Narcissisme de vie, narcissisme de mort, Éditions de Minuit, Paris, 1983
Page 33 sur 44

plus fou de sa maladie, elle réclamera un stylo. Avec ou sans alcool, la seule chose qui compte pour elle : c'est écrire, et s'il faut en passer par une cure de désintoxication pour continuer à le faire, elle se résigne à en passer par là, contrainte et forcée. Yann Andréa fera par ailleurs le récit bouleversant de son hospitalisation dans *M.D.*

De l'enchantedement à la désillusion

Ecrire, c'était ça la seule chose qui peuplait ma vie et qui l'enchantaient. Je l'ai fait.

Mais elle dit aussi en creux la désaffection et le désinvestissement psychique de tout autre objet. La solitude abyssale qui est la sienne, non seulement dans l'écriture mais aussi dans sa vie .

Arrêtés dans leur capacité d'aimer, les sujets qui sont sous l'emprise d'une mère morte ne peuvent plus aspirer qu'à l'autonomie. Le partage leur demeure interdit. Alors la solitude, qui était une situation angoissante change de signe. De négative, elle devient positive. Elle était fuie, elle devient recherchée. Le sujet se nide. Il devient sa propre mère, mais demeure prisonnier de son économie de survie. Il pense avoir congédié sa mère morte. En fait, celle-ci ne le laisse en paix que dans la mesure où elle est elle-même laissée en paix. Tant qu'il n'y a pas de candidat à la succession, elle peut bien laisser son enfant survivre, certaine d'être la seule à détenir l'amour inaccessible.

L'enchantedement ne peut se faire que si un désenchantedement premier a eu lieu, en somme si on n'est plus sous l'envoûtement de *la mère morte*. Chez Duras, ça s'écrit mais ça ne s'inscrit pas. Ça coule. On est toujours dans la mélancolie jamais très loin de la mère, qui reviendra de façon métonymique dans toute son œuvre à travers la moiteur des atmosphères. De la mer du Nord à la mer de Chine jusque à Gibraltar, son enfance indochinoise ne la quittera jamais, elle la fera revivre partout .Et pourtant ce ne sera jamais assez, elle ne sera jamais assez vivante, jamais assez dite, bref jamais assez perdue, pour pouvoir s'en séparer.

Le livre fait ce miracle que très vite ce qui a été écrit a été vécu. L'œuvre se fait mémoire de l'oubli où la fiction tient lieu de réel et vient pallier à l'absence de sa représentation. Le miracle tant attendu par Duras est une illusion qui contient en soi son échec. En somme l'œuvre ne console de rien, ne remplace rien de ce qui a été perdu, effacé, car la

perte demeure impossible et le lien maintenu. D'où cette conclusion déceptive :

Je n'ai jamais écrit, croyant le faire, je n'ai jamais aimé, croyant aimer, je n'ai jamais rien fait qu'attendre devant la porte fermée.

L'œuvre a fait seulement illusion. D'où la désillusion et le désenchantement de Duras et le recours à l'alcool, la seule illusion qui tienne. Sa seule compensation. La seule façon de résister à cette vérité est de tricher avec l'alcool.

Désillusion qui peut aussi s'expliquer par l'échec de la sublimation chez Duras -expression pour le moins paradoxal quand on évoque l'une des plus grandes écrivaines de son siècle, mais juste d'un point de vue psychopathologie. La lecture de Julia Kristeva va dans ce sens en parlant d'un ravissement marqué par un principe de déliaison où la fonction cathartique du texte échoue : *Marguerite Duras voulait justement contaminer le lecteur avec sa passion à mort, sa passion pour la mort*.²⁶

Duras confirme :

Moi, ce que j'aime, c'est : qu'on parle de partir, de rester, d'écrire, de se tuer [...]... De se tuer, d'écrire, cette mise en équivalence »

D'où selon Kristeva : *Le recours à la solution toxique qui vient panser le désespoir d'une subjectivité qui ne peut se réaliser et la désolation de l'être qui ne peut se penser : persiste, cette permanence de la blessure qui ravive le besoin d'alcool.*

Je souscris à cette lecture de son œuvre, en soulignant qu'elle vaut surtout pour la seconde partie de son œuvre avec l'écriture de la dépersonnalisation inaugurée par le *Ravissement de Lol.V.Stein* et le début de sa chute dans l'alcool, la première partie me semble plutôt du côté du ravage et non du ravissement. Je dirais le degré zéro de la sublimation. Son expression la plus littérale, la plus pauvre, la plus absolue.

Ecrire : une bouteille jetée à la mère morte.

*Savoir qu'on n'écrit pas pour l'autre, savoir que ces choses que je vais écrire ne me feront jamais aimer de qui j'aime, savoir que l'écriture ne compense rien, ne sublime rien, qu'elle est précisément là où tu n'es pas – c'est le commencement de l'écriture.*²⁷

²⁶Julia Kristeva, « Une étrangère », N. R. F., mars 1998, n° 542, p. 3.

²⁷iBARTHES, Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977
Page 35 sur 44

Ce qui me fait dire que le destin d'un écrivain est toujours tragique, sans que sa vie ne le soit nécessairement, contrairement à celle d'un alcoolique, qui elle l'est toujours. Mais à lire les biographies des écrivains et des artistes en général, on constate que pour beaucoup d'entre eux ils sont en proie aux affres d'une *mère morte* et de l'addiction. L'anorexie de Virginia Woolf, la cocaïne chez Sagan, le sexe chez Nelly Arcan, l'opium chez Cocteau, l'alcool chez Guy Debord etc... et cela est d'autant plus patent chez les écrivains du flux, dit du *courant de conscience*. Tous seront emportés dans les tourbillons de l'addiction.

Sans doute y-a-t-il dans la création une activité contre nature que Deleuze me semble bien cerner :

Écrire c'est tracer des lignes de fuite. Choisir le vol créateur du traître contre le plagiat du tricheur. Tant de silences, tant de suicides d'écrivains peuvent s'expliquer par ces noces contre nature. Être traître à son propre règne, à son propre sexe, à sa classe, à sa majorité – quelle autre raison d'écrire ? Et être traître à l'écriture. ²⁸

Etre alcoolique, entre sens et non sens

De l'enfance illimitée au sexe illimité, à l'alcool illimité, Duras est depuis le début dans l'addiction. L'alcool étant déjà là avant qu'il ne surgisse dans sa vie : *Dès le début j'ai bu comme une alcoolique*.

Etre dans l'addiction c'est bien autre chose que boire ou se droguer, ce n'est même pas être malade : *Je ne suis pas malade, je suis alcoolique*. Le mal alcoolique ce n'est pas la maladie, de ça on peut en sortir, Duras en guérira même et suivra une cure de désintoxication. Mais qu'est-ce qu'être alcoolique ?

C'est incroyablement simple, les vrais alcooliques c'est sans doute ce qu'il y a de plus simple. On est là où la souffrance est empêchée de faire souffrir.

Reste la question du manque et du mal-être qui persiste, celle du sens aussi. Comme dit si bien Duras : *A quoi ça sert d'arrêter de boire si c'est pour être malheureux ?*

Parce qu'on tient à la vie, *quand même*.

Guérie ? La voilà devenue : *une alcoolique qui ne boit pas*, pointant que cette identification ne cesse pas même si l'on cesse de boire. On y engage plus

²⁸DELEUZE Gilles, Dialogues avec Claire Pernet, Flammarion, Paris, 1996

tout son être mais on continue à en souffrir. Etre alcoolique ou être dans l'addiction, ça engage tout l'être, toute une vie, c'est être soumis au désir de l'Autre, même si cet Autre a été mort dans sa présence. C'est être en manque d'infini, vouloir chercher à atteindre le dernier verre dès le premier verre, souffrir de l'illimité.

Pourquoi boit-on ?

Duras en donne une explication métaphysique :

On manque d'un Dieu ; ce vide qu'on découvre un jour d'adolescence, rien ne peut faire qu'il n'ait jamais eu lieu. L'alcool a été fait pour supporter le vide de l'univers, le balancement des planètes, leur rotation imperturbable dans l'espace, leur silencieuse indifférence à l'endroit de votre douleur.

Freud ne dit pas autre chose dans *Malaise dans la civilisation*.

La vie telle qu'elle nous est imposée est trop dure pour nous, elle nous apporte trop de douleurs, de déceptions, de tâches insolubles. ...Pour la supporter, nous ne pouvons pas nous passer de remèdes sédatifs. Cela ne va pas sans des constructions adjuvantes [...] les stupéfiants influencent notre être corporel, en changeant son chimisme.

Si la dépendance est un état naturel, la dépendance au toxique ne l'est pas, Freud l'a expérimenté avec la cocaïne.

Il nous rappelle que la culture contient en elle-même son propre malaise, qu'il appartient à l'essence même de la culture, inhérent à la condition humaine, il est à son principe. Chaque époque, chaque siècle, génère son propre mal du siècle, un mal de structure dont les formes varient - l'addiction étant celui de notre siècle. Le refoulement de la pulsion qui divise le sujet pour lui permettre de vivre en société le laisse bancal. Ce qui fait de nous des êtres boiteux, dans un monde boiteux comme le dit Freud en conclusion de *Au-delà du principe de plaisir*. Pour le dire autrement, il comprend que la pulsion de mort est à la source du contrat social et de l'instauration de la loi, et que le refoulement origininaire crée un manque auquel rien ne peut remédier. C'est une perte sèche, sans compensation- ce qui rejoint la pensée de Duras :

L'alcool ne console de rien, il ne meuble pas les espaces psychologiques de l'individu, il ne remplace que le manque de Dieu. Il ne console pas l'homme. C'est le contraire, l'alcool conforte l'homme dans sa folie. Aucun être humain, aucune femme, aucun poème, aucune musique, aucune littérature ne peut remplacer l'alcool dans cette fonction qu'il a auprès de l'homme, l'illusion de la création capitale. Il est là pour la remplacer. Et il le fait auprès de toute une partie du monde qui aurait pu croire en Dieu et qui n'y croit plus.

Réflexion qui fait d'autant plus sens quand on a mieux cerné la fonction de la sublimation chez Duras : concurrencer Dieu pour créer une oeuvre qui tient lieu d'illusion capitale et s'auto engendrer dans un fantasme incestuel. Michel Balint dans son livre *Le défaut fondamental* émet une hypothèse similaire en affirmant que l'aspiration à ce sentiment d'harmonie réalisant une illusion fondamentale toujours à recréer est la cause principale de l'alcoolisme.

Le principe d'homéostasie viserait alors à vaincre la dysphorie émotionnelle. L'alcool mais aussi toute addiction viendrait donc pour remédier au défaut fondamental de la culture et consoler l'homme de façon illusoire d'une perte irréparable pour restaurer un ordre du monde parfait. Un paradis perdu qui obéirait à un principe d'homéostasie où le sujet en fusion avec l'univers ne serait plus divisé et coupé de lui-même. Mais ce monde de pure harmonie en deçà du narcissisme que l'alcool accomplirait serait entièrement soumis à la pulsion de mort et donc invivable.

Là où tout n'est que luxe calme et volupté disait Baudelaire ce grand mélancolique qui connaissait lui aussi les paradis artificiels de l'addiction.

Duras et le malaise dans la civilisation

Le seul avantage qu'un psychanalyste ait le droit de prendre de sa position , c'est de se rappeler avec Freud qu'en sa matière, l'artiste toujours le précède et qu'il n'a donc pas à faire le psychologue là où l'artiste lui fraie la voie a dit

Lacan. *Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein*

Duras, Guy Debord, Deleuze, ces trois alcooliques géniaux ont-ils à nous apprendre plus sur l'alcoolisme que les manuels de psychanalyse ?

Marguerite Duras s'avère savoir ce que moi j'enseigne sans le savoir disait Lacan. Un savoir inconscient, une pensée sur le monde, qui ne se limite pas à celle du symptôme. C'est pourquoi il est important de relire Duras dans le contexte qui est le nôtre. Parce qu'elle nous laisse nu face au réel et à son sens hors, loin des idéologies toutes faites dont Duras avait préfiguré la montée au zénith :

Il n'y aura plus que des réponses. Tous les textes seront des réponses en somme.

Un maquillage qui sert de défense à l'angoisse.

Oeuvrer non pas contre mais avec la pulsion de mort. Mieux que quiconque Duras a su avec sa parole sorcière et son savoir inconscient prophétiser l'ère de l'addiction à laquelle nous sommes confrontés aujourd'hui, démontrant si cela était encore à prouver, quelle remarquable clinicienne du réel qu'elle a pu être. S'agissant de la psychanalyse, même si Duras n'a rien voulu en savoir, elle en reconnaissait cependant la valeur et l'intérêt. Son art requiert d'autres voies mais plonge aux même sources obscures, celle des profondeurs de l'inconscient. Tant la psychanalyse que Duras oeuvrent dans les mêmes zones : l'une essaie de la cerner, l'autre la met en scène. Toutes deux prévoient son triomphe. Le pessimisme freudien de *Malaise dans la civilisation* rejoint par bien des points celui de Duras.

Nous allons vers de sombres temps. Je ne devrais pas m'en soucier, avec l'apathie de la vieillesse, mais je ne peux m'empêcher d'avoir pitié de mes sept petits-enfants écrivait Freud en 1930 dans une lettre à Arnold Zweig. Et il n'a pas connu Hiroshima ni la Shoah, son pessimisme n'allait pas jusque là. Aujourd'hui peut-être craindrait-il pour ses enfants qu'ils ne deviennent *addicts*.

Je ne voudrais pas être à la place des gens qui vivront après l'an 2000, toutes les conditions sont réunies pour que l'ennui soit vécu dans sa plénitude, l'ennui profond j'ai beau y penser à cette époque et je ne vois que ça, le développement de l'ennui, la recherche vaine d'un évènement.

Les choses s'éclairent si l'on pense le mot ennui comme une mélancolisation du sujet devenue systémique et sociétale en lien avec la pulsion de mort. L'ennui comme manque à désirer, manque à être insoutenable que l'on doit à tout prix combler. La recherche vaine d'un événement serait l'avènement d'un *objet a, cause du désir*. A sa place le sujet ne rencontre que des objets *lathouses* qui prolifèrent dans notre monde capitaliste où tout pousse à la consommation, au plus de jouir et au sans limite, et ce à tous les niveaux.

*Des menus objets petit a que vous allez rencontrer en sortant sur le pavé à tous les coins de rue, derrière toutes les vitrines, dans ce foisonnement de ces objets faits pour causer votre désir, pour autant que c'est la science qui nous gouverne. La lathouse n'a pas du tout de raison de se limiter dans sa multiplication ayant une position impossible à tenir une fausse promesse*²⁹

Lacan désigne ainsi ces objets transitoires, en forme de fausses promesses qui ne débouchent pas sur du transitionnel. Potentiellement toxiques, ils

²⁹ Lacan le séminaire XVII

deviennent la seule vérité du sujet pour lui faire oublier son Ennui - et non plus ses ennuis, comme au temps de Freud. Pour résumer, le monde est devenu notre premier dealer, pourvoyeur d'accès, fourvoyeur et fossoyeur de notre désir. Comme le souligne Duras, l'ennui provient d'un trop plein, du manque d'un manque qui serait la promesse d'une rencontre avec l'altérité.

[...] Je crois que l'homme sera... littéralement... noyé... dans l'information. Dans une information... constante. Sur son corps, sur son devenir corporel, sur sa santé, sur sa vie familiale, sur son salaire, sur son loisir. Ce n'est pas loin du cauchemar... Ils verront de la télévision, on aura des postes partout. Dans la cuisine, dans les water-closets... dans les bureaux, dans les rues.

L'effondrement narcissique d'une subjectivité qui ne peut se réfléchir car elle est envahie par son propre reflet .Des écrans qui font justement écran au réel dans cette société du spectacle si bien décrite par Guy Debord dans *la Société du spectacle* :

Le spectacle, qui est l'effacement des limites du moi et du monde par l'écrasement du moi qu'assiège la présence-absence du monde, est également l'effacement des limites du vrai et du faux par le refoulement de toute vérité vécue sous la présence réelle de la fausseté qu'assure l'organisation de l'apparence. Celui qui subit passivement son sort quotidiennement étranger est donc poussé vers une folie qui réagit illusoirement à ce sort, en recourant à des techniques magiques. La reconnaissance et la consommation des marchandises sont au centre de cette pseudo-réponse à une communication sans réponse. Le besoin d'imitation qu'éprouve le consommateur est précisément le besoin infantile, conditionné par tous les aspects de sa dépossession fondamentale.

Que le monde aille à sa perte c'est la seule politique, conclurait Duras.

Bibliographie

Articles

Autour de Duras :

Kristeva, Julia

Altérité et étrangeté ou la douleur de l'écriture et de la lecture, Sous la direction de Najet Limam-Tnami, Presses universitaires de Rennes 2019

Marguerite Duras « Une étrangère », N. R. F., mars 1998, n° 542,
Jouvenot, Christian. « Marguerite Obscur Donnadieu Duras : “ Sublime, forcément sublime ” », *Revue française de psychanalyse*, vol. 69, no. 5, 2005, pp. 1613-1620.

David, Michel. « Donnadieu, Duras, M. D. L'enfant, la femme et le ravissement », *La Cause du Désir*, vol. 81, no. 2, 2012, pp. 55-60.

Mion, Didier. « Une passion, celle d'écrire chez Marguerite Duras », *Champ psy*, vol. 57, no. 1, 2010, pp. 43-52.

David, Michel. « Donnadieu, Duras, M. D. L'enfant, la femme et le ravissement », *La Cause du Désir*, vol. 81, no. 2, 2012, pp. 55-60.

Bélot-Fourcade, Pascale. « « Boire, dit-elle » II », *La revue lacanienne*, vol. 7, no. 2, 2010, pp. 33-41.

Fingermann, Dominique. « La responsabilité sexuelle de Marguerite Duras : un texte sans vergogne », *L'en-je lacanien*, vol. 21, no. 2, 2013, pp. 81-94.
Marguerite Duras et l'amour
Dominique NOGUEZ

Vaudrey-Luigi, Sandrine. « Marguerite Duras et la langue », *Poétique*, vol. 162, no. 2, 2010, pp. 219-231.

Fourton, Maud. « La folie d'écrire ou l'impossible écriture », *Roman 20-50*, vol. 2, no. 3, 2006, pp. 27-37.

BERNATEAU Isée, « Ravages de la séparation chez Marguerite Duras », *Le Carnet PSY*, 2012/7 (N° 165), p. 32-35. DOI : 10.3917/lcp.165.0032. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-carnet-psy-2012-7-page-32.htm>

Autour de la *mère morte* et de l'addiction

<https://olivierdouville.blogspot.com/2017/10/leconomie-de-laffet-dans-les.html>

<https://drogues-sante-societe.ca/boire-et-ecrire-chez-deleuze-Duras-bukowski-et-chinaski-entre-creation-et-transgression-2/>

mère morte (complexe de la-) », dans Alain de Mijolla (dir.), *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Hachette, 2005 p. 1049-1051.

Estellon , Vincent , « La mère morte se donne à entendre dans la voix de certains patients » », *Le Carnet PSY*, vol. 251, no. 3, 2022, pp. 28-31.

Chauvet, Évelyne. « L'addiction à l'objet : une dépendance passionnelle », *Revue française de psychanalyse*, vol. 68, no. 2, 2004, pp. 609-622.

Bianchi, Ferruccio. « La notion de trace perceptive : quelques hypothèses sur l'origine de la pulsion de mort », *Revue française de psychanalyse*, vol. 71, no. 4, 2007, pp. 1151-1171.

McDougall, Joyce. « L'économie psychique de l'addiction », *Revue française de psychanalyse*, vol. 68, no. 2, 2004, pp. 511-527.

Baldassarro, Andrea. « André Green et le négatif à l'œuvre », *Revue française de psychosomatique*, vol. 52, no. 2, 2017, pp. 135-150.

Duparc, François, *Le travail sur le négatif chez André Green De la mère morte à la psychose blanche* , Lille 15 février 2020

Winnicott, D.W, La théorie de la relation parent-enfant : remarques complémentaires II, *Revue française de psychanalyse*, vol. 27, n° 4-5, 1963,

Livres

ESTELLON, Vincent *Les états-limites* ,Que sais-je ? PUF, 2013

KRISTEVA, Julia, *Soleil noir*. Dépression et mélancolie, Gallimard, Paris, *Étrangers à nous-mêmes*, Fayard, 1988

RACAMIER Paul, *L'Inceste et l'incestuel*, rééd. 2010. Paris, Dunod

SiBONY Daniel, *La haine du désir*, Christian Bourgois, Paris, 1994

DELEUZE Gilles, *Dialogues avec Claire Parnet*, Flammarion, Paris, 1996

DELEUZE Gilles et Felix GUATTARI, *L'anti-oedipe*, Minuit, Paris, 1972

LACAN, *Hommage fait à Marguerite Duras du ravissement de Lol V. Stein* Autres Écrits, Paris, Seuil, 1965

Le Séminaire 16 d'un Autre à l'autre, Paris, Seuil, 2006

L'Ethique de la psychanalyse, Paris, Seuil,

Le séminaire XVII, Paris, Le Seuil 1991

Le séminaire VI, Le désir et son interprétation, Paris, Seuil, 2013

FERENZY , Sandor, *L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort*, *Psychanalyse IV Œuvres complètes*

- BALINT, Michael *Le défaut fondamental*, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2006
- ANZIEU Didier, *Le Moi-Peau*, Dunod, Paris, 1997
- GREEN André, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Éditions de Minuit, Paris, 1983
 - : *Le travail du négatif*, Paris, Éditions de Minuit. 1993 ,
- DUFOURMANTELLE Anne, *La sauvagerie maternelle*, Calman-Levy, 2001
- FREUD, *Deuil et mélancolie*, in *Métapsychologie*
- *Malaise dans la civilisation*, 1930
Au delà du principe de plaisir , 1920
- FOUCAULT, Michel *Le corps utopique-les hétérotopies*. Présentation de Daniel Defert. Deux conférences de 1966 : totalement inédite pour l'une (Le Corps Utopique) ; inédite sous cette forme pour l'autre (Les Hétérotopies).
- BARTHES, Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977,
 - *Le plaisir du texte*, Seuil, 1982
- DURAS , Marguerite, œuvres complètes Tome 1 et 2 LaPléiade 2011,

- VIRCONDELET, Alain, Duras *La traversée du siècle*, Presses de la renaissance, 2006
- ADLER, Laure, Marguerite Duras, Gallimard 1998
- DEBORD, Guy , *Panégéryque* , Editions Gerard Lebovici, 1989
- *La société du spectacle* , Buchet Chastel, 1967
- COCTEAU, *Opium*, Stock, Paris, 2003